

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 38

Artikel: Astronomie : par un amateur
Autor: Chum
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184374>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

anabaptistes et l'on n'en voit point qui ne sache lire et écrire. Eloignés comme ils le sont des villages, ne pouvant envoyer leurs enfants dans les écoles publiques, ils ont été obligés de se faire eux-mêmes instituteurs. Un laboureur intelligent se charge de tenir, dans sa maison, une école d'hiver, de Saint-Martin à Pâques. Les enfants des environs s'y rendent par le beau et par le mauvais temps. Quand la neige est tombée en abondance, quand on ne peut plus distinguer la direction des chemins le père de famille attelle un cheval à un lourd billon de bois ayant près de deux mètres de longueur et un diamètre proportionnel. La pesanteur du tronc tasse la neige et l'enfant a une voie sûre et solide pour se rendre dans sa classe. La maison, dans laquelle se tient l'école, se trouve être ainsi le centre vers lequel convergent une foule de sentiers neigeux, renouvelés toutes les fois qu'un coup de vent ou qu'une bourrasque de neige les a fait disparaître.

Le soir, les habitants des fermes viennent parfois se réunir dans la maison centrale pour y discuter de leurs affaires. De temps à autre les anciens y siègent en cour de justice pour juger un coupable, car les anabaptistes ne recourent jamais aux tribunaux du pays.

Le prix de fidélité conjugale.

L'Angleterre est le pays des vieux usages et des coutumes bizarres. Nous avons déjà parlé dans le temps de cette institution qui consacre un prix aux époux fournissant la preuve qu'ils ont vécu en parfait accord un an et un jour. Ce prix consiste en un magnifique jambon d'York (*fleitch of bacon*). La cérémonie qui a eu lieu cette année dans le comté d'Essex nous est racontée avec de nouveaux et intéressants détails.

Trois ménages s'étaient mis sur les rangs, Andrewe, Harrison et Barah. On les a d'abord conduits au son des tambours et des fifres jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, où siégeait le tribunal. Là, ils ont dû subir un long interrogatoire devant un jury composé d'un nombre égal de célibataires des deux sexes, qui a examiné leurs titres, reçu les confidences des habitants, entendu les médisances des uns et les rapports élogieux des autres. M. William Legg, l'éditeur, était l'avocat des candidats. Enfin, les réponses des époux Barah ayant été reconnues les plus satisfaisantes, on leur a décerné cette étrange récompense du *fleitch of bacon*, qui a rendu le bourg de Dunmow si célèbre dans le Royaume-Uni. L'heureux couple, précédé de bannières et de musiques et porté en triomphe, est allé ensuite dans un champ hors les murs pour se soumettre aux formalités traditionnelles. A genoux sur deux pierres pointues, il a prêté le serment de patience et de fidélité, puis écouté, sans changer de place, le sermon d'un révérend, ainsi que l'allocation du président. Après quoi un coup de canon est venu donner le signal du départ, et chacun est rentré chez soi.

Cette curieuse cérémonie, qui se renouvelle tous les ans, fut instituée par sir W. Fitz-Walter, en 1198. La légende raconte que ce personnage, ayant eu à se plaindre de l'humeur acariâtre de sa femme, alla consulter les moines du prieuré de Little-Dunmow, petit village situé à deux milles de Great-Dunmow. On montre encore sa déposition, qui est conservée dans les archives du monastère et dont voici le texte : « Elle veut bien me laisser porter l'armure à la guerre, mais elle veut porter le haut-de-chausse au logis. » Le prieur, qui aimait à rire, conseilla à Fitz-Walter de mettre fin à la querelle par un combat singulier, dont le haut-de-chausse serait le prix.

Cet avis ayant paru excellent, les moines de Dunmow et tous les vassaux du seigneur se réunirent dans la cour du château, transformée en arène. Lady Fitz-Walter, qui avait accepté le duel, autant, dit un vieux chroniqueur, pour marquer son mépris envers son mari que sa haine pour le prieur, se présenta à l'heure dite, équipée comme aux jours de tournoi. L'arme choisie était le bâton ou rondin de chêne, assez dur pour étourdir un homme.

Le combat commencé, la despotique épouse se mit à frapper de toutes ses forces sur son pauvre mari, qui, craignant de la blesser, se contentait de parer les coups. On se battit de la sorte une heure durant, au milieu des rires de la foule.

Enfin, par un coup décisif, sir Fitz-Walter parvint à terminer la lutte en faisant tomber l'arme de son adversaire, et, comme cette dernière se baissait pour ramasser son bâton, il se baissa en même temps et embrassa son ennemie, vaincue par tant de générosité. Lady Fitz-Walter déclara solennellement que son mari avait remporté le prix, puis elle lui tendit le haut-de-chausse en velours rouge qui était suspendu au milieu de l'arène. La légende ajoute que, à partir de ce moment, les seigneurs de Dunmow vécurent en bonne intelligence et suivirent en toutes circonstances les conseils du prieur. Pour perpétuer sa victoire, Fitz-Walter institua le prix du *fleitch of bacon*, qui se délivre régulièrement aux gens mariés dont la conduite a été à l'abri de tout soupçon pendant un an et un jour.

Au nombre des époux fidèles qui ont obtenu le jambon de Dunmow, on cite M. Benjamin Disraeli, aujourd'hui lord Beaconsfield, premier ministre de la reine. En 1868, on l'a vu s'agenouiller sur les pierres pointues, prêter le serment de patience devant le jury des célibataires, observer toutes les formalités indiquées dans le testament du fondateur, puis se retirer bras dessus, bras dessous, avec M^{me} Disraeli, au milieu des acclamations de la foule.



Astronomie

PAR UN AMATEUR

Le monde savant et une partie de l'autre sont en liesse depuis quelques jours.

Cela se comprend, car on vient de découvrir

deux jeunes et intéressants satellites de la planète Mars.

Avant d'aller plus loin, disons ce que c'est qu'un satellite.

En premier lieu, c'est un substantif masculin.

2^o Un homme armé, au service d'un tyran et chargé de commettre les violences commandées par le maître : Caligula, Néron et les sultans ont tous eu des satellites. Les républiques n'en ont pas, mais, en revanche, elles ont des préfets.

3^o Petit corps au gages d'une planète, son rôle est d'éclairer celle-ci pendant la nuit, pour l'empêcher de faire fausse route.

La terre a un de ces serviteurs, qui, nous regrettons de le dire, s'absente périodiquement ou oublie d'éclairer sa lanterne ; c'est pour cette raison que nous allons souvent de travers. Son salaire, me dit-on, est très irrégulièrement payé. — Mars, ainsi que nous venons de le voir, en a deux (nous en reparlerons). Jupiter en a quatre, Saturne, huit, Uranus, 16 (vous voyez, ça se double), Neptune en a, assure-t-on, 64. Voilà une planète qui aime la lumière et doit avoir du foin dans ses bottes. Revenons à nos moutons.

Les satellites de Mars sont tous jeunes et petits. Ils grandiront.

Imaginez 15 kilomètres de diamètre, comme qui dirait de Lausanne à Vevey. Un bon marcheur en fait le tour en un jour, sans trop se fatiguer. Un corps pareil n'aurait jamais été découvert, si ce n'avait été par suite d'une de ces bonnes fortunes dont dame nature favorise quelquefois ceux qui lui font la cour. Voici comment cela advint.

Un Américain, l'œil à sa lunette, cherchait dans le ciel quelque chose de nouveau. Il rencontre une autre lunette braquée sur la sienne.

Ce fait, diminuant la distance de moitié, notre astronome put, à son tour, examiner le nouveau corps céleste.

Au bout d'une heure ou deux, une figure apparaît au fond de l'instrument. Nos deux explorateurs sourient, clignent de l'œil, se saluent amicalement :

« *How do you do?* » dit Colombia.

— *Pas tant mô, mâ ditê vai à clliau monsu dè Losena et dè Mordze que vouaient tant pè chautré dè m'envouï quoquè botolies di Lavaux.*

Un nuage interrompit la conversation.

CHUM.

Lè Palindzà et lo saint.

Dein lo teimps iò n'étiâ pas onco dâi z'inguenôts, lè Palindza allâvon adé à la messa et l'aviont dein lâo z'église dâi z'adrâi bio potrés. Y'ein avâi ion qu'étâi destrâ vilho, qu'avâi dâi pecheintès tatsès dè mouzi, vu que l'étâi contrè la mouraille dâo coté dâo veint, et l'étâi tot dégrussi, assebin l'incourâ desâi-te : Foudrâi prâo ein coumandâ on autro, kâ cé pourro St-Dzozet no fâ vergogne perquie. Cé St-Dzozet avâi z'aô z'u étâ tiâ pè dâi sauvadzo, ne sé pas bin iò, ma tantia que lo potré étâi pè Epalindze.

L'incourâ que ne poivè pas mé lo vairè, fe asseimbiâ la municipalità po dècidiâ d'ein fèrè on autro, et dou municipaux duron allâ pè Lozena vai ion qu'avâi lo chique po eimbardouffâ 'na folhie dè papâi avoué dâi couleu, et que tortsivè on potré âo tot fin.

— Bondzo, que desiron lè dou lulus âo peintre, monsu l'incourâ no z'envouïè vairè se vo voudrà fèrè on St-Dzozet po noutre n'église, kâ lo noutro n'est perein què dè la bourtiâ.

— Què vâi! que répond l'autro, mâ lo faut-te fèrè ein via aô bin moo?

Lè dou municipaux sè vouâton sein savâi què d'erè, kâl'incourâ lâo z'avâi rein de dècein, et après avâi on pou ruminâ l'affèrè, desiron âo peintre :

— Fèdè lo pî ein viâ, et pî se lo faut moo, ne l'ein bintout fotu bas lé d'amont!

CE N'EST PAS LA DANSE

V

Cette irrévérence uniquement dans la forme n'était pas le fait d'une conscience se sachant sans faute et par cela même se sentant sans remords.

Dire à une éveillée « va te coucher » n'est pas synonyme de lui dire, même par ordre « va dormir. »

De fait Gloriette, pour le moment, n'en avait guère envie.

Elle n'avait pas envie, pour d'excellentes raisons. Son père ayant toujours été indulgent pour elle, cette bourrasque, quel qu'en fût le motif, ne l'inquiétait donc guère. Elle l'inquiétait même si peu, que, tout en songeant, elle se livra seule, la folle, à un pas « d'avant deux » sur le plancher de sa chambre, son miroir accroché à la muraille lui faisant vis-à-vis. Elle y voyait sa mine riante, et Dieu sait si son miroir connaissait cette mine-là. Cependant ce n'était pas l'idée de danser qui la mettait en branle. C'était le plaisir de se savoir aimée. On venait de le lui dire en un langage dont la délicatesse attestait celle des sentiments de Julien. Mais la délicatesse est qualité native, et au village aussi bien qu'à la ville elle peut se révéler dans toutes les conditions.

Et c'était honnête, ainsi qu'elle avait dit au père ; honnête des deux parts, — ce qui parfois pourtant n'en est que plus dangereux.

La soirée était terminée même pour un jour de dimanche. Les habitants du village étaient bouclés pour la nuit. Depuis longtemps on n'entendait plus le crin-crin dont la musique monotone avait la gaieté aigre d'un petit vin du pays. Un couple attardé, retour du bal et autres lieux, venait de passer en chantant *les fraises*, la romance en faveur, ce qui faisait faire : Oôôouh ! Oôôouh ! à tous les chiens au fond des cours en bauge. Dans la maison maintenant tout était rentré dans le repos.

Gloriette, qui avait ôté les parties hautes de son ajustement, et se pavanait, la gamine, en jupon court, à la fraîche, se ravisa. Au lieu d'achever de se mettre au lit, elle alla se mettre à la fenêtre.

En raison de la circonstance, sa bonne nature se trouvait dans un de ces moments où les influences physiques s'associent on ne peut mieux aux suggestions morales, et se fondent dans un parfait accord. Au dehors, la lune était allée se cacher à l'horizon derrière la colline. Elle n'éclairait plus les alentours. L'obscurité par là était donc à peu près complète.

Accoudée, les cheveux au vent, le corsage idem, elle écoutait... Quoi?... une voix intérieure qui lui répétait mot pour mot tout ce que lui avait dit Julien. Cette fois elle n'eut pas envie de rire. Elle était seule ; elle n'avait rien à feindre ; et à son propre étonnement, peut-être, un plaisir bien senti lui donnait du sérieux.